

LES CAHIERS

CAHIER 5

Notes sur l'eugénique diffuse comme diffusion de l'eugénisme

Dans un excellent ouvrage paru en 2000, *La Société pure. De Darwin à Hitler*, André Pichot met en évidence le lien pour ainsi dire consubstantiel, et non accidentel (comme on le présente souvent), entre le développement de la génétique (à tout le moins celle de la première partie du XX^e siècle) et celui de l'Eugénique – lien souvent caché derrière l'attribution du discours eugéniste, et de sa diffusion, à quelques hurluberlus comme Vacher de Lapouge et à des « écrivains », tels Gobineau ou Chamberlain. « Pourquoi », demande Pichot, « puisque le racisme se réclamait de théories biologiques, ne pas dire ce que la science officielle prétendait ? Sinon parce qu'un racisme sous-tendu par les thèses d'un littérateur romantique ou d'un marginal idéologiquement marqué, est beaucoup moins gênant qu'un racisme étayé par les théories d'éminents biologistes relayés par toutes sortes d'institutions tant publiques que privées²¹. » Cet exemple nous montre comment la société moderne se légitime – ou préserve la légitimité de ses institutions – sur le mode de l'« accidentalisation » ou de la marginalisation de ses expériences qui tournent mal ou court, quand ces mêmes expériences répondent à une logique interne devant toutefois être préservée.

Car nous n'en avons pas fini avec l'eugénisme, à tout le moins comme processus « préventif » ou « en amont » d'élimination et de classement des « éléments » désignés comme indésirables. D'abord parce que toute une série de techniques (imageries médicales, lecture, quoique encore illettrée, du génome humain) le permettent... Et l'on sait à quel point, pour les Modernes ou aspirants tels, le possible – surtout technique – appelle presque irrésistiblement, et systématiquement, sa réalisation ! Ensuite parce que des pratiques (avortement, génie génétique et stérilisation), idéologiquement ancrées, et légitimées, par les révolutions de mœurs et de mentalité opérées depuis la Seconde Guerre mondiale, le favorisent. Enfin parce que l'eugénisme répond à l'un des objectifs programmatiques de la modernité, l'autocréation de l'homme, sa transformation en *humain*, doublée de son accomplissement dans l'absolue autonomie de son être. Cela d'autant que l'eugénisme devient une affaire de choix individuel et de confort, c'est-à-dire de consommation, et non plus un programme imposé directement et en tant que tel par une machine étatique écrasant les citoyens sous sa logique, sous ses décisions au nom d'un idéal abstrait et d'un utilitarisme grossier.

²¹ PICHOT A., *La Société pure. De Darwin à Hitler*, Champs Flammarion, Paris, 2000, p.27.

Cette fois, il est le résultat objectif de choix individuels qui ne sont, en eux-mêmes, pas liés au projet eugéniste ; des choix qui sont présentés soit comme des actes de liberté et de défense de l'individu (en Occident et parmi les « élites » du Tiers-monde), soit, dans le cadre néo-malthusien des programmes de stérilisation et de promotion de l'avortement (par des organismes internationaux publics et privés), comme des nécessités impliquées par un logique de survie individuelle et/ou de contrôle démographique. On a donc affaire à l'inverse de ce que proposaient Galton et ses chirurgiens, aujourd'hui supplantés par les adeptes de Margaret Sanger.

L'eugénisme s'est en quelque sorte replié dans l'eugénique, cependant que celle-ci s'étendait au-delà d'elle-même, dans d'autres problématiques que sa visée originelle d'amélioration « adaptative » ou concurrentielle de la « race ». Il a changé d'échelle, de cheptel et de continuum en passant de la « race » à l'espèce (ou à l'« Humain »), d'une part, et à l'individu, d'autre part ; il a démultiplié ses objectifs en fonction de ses pratiques et techniques constitutives, ainsi que des intérêts des groupes travaillant dans son sens. Mieux, à la faveur de la mondialisation et de l'hybridation entre institutions publiques et privées, il s'est décentré, s'est répandu, cessant d'être perçu comme une défense des élites par les élites, ou des gens sains par les gens sains, c'est-à-dire comme rejet des *autres*, notamment des pauvres, pour devenir un appel à l'intégration dans les élites, à l'élection permettant l'entrée dans le monde des gens sains. Car être sain, dans ce dispositif, c'est l'apanage des gens « libres ».

On a entendu, ces derniers temps, les vertueux Occidentaux s'indigner de l'élimination pour ainsi dire « échographique » des filles en Inde ; or, ce qui les indispose et les exalte dans cette pratique, c'est que, d'une part, elle s'inscrit parfaitement dans la colonne « barbarie » de leur nouvelle grille de lecture, celle de l'universalisme *minoritariste*, et que, d'autre part, ce qui la motive n'est pas une considération sanitaire et rationnelle, mais basement socio-culturelle (le problème de la dot – même si des gens aisés y ont recours). Il ne leur vient pas à l'esprit que l'élimination des handicapés repérés à l'échographie relève de la même logique. Car enfin, si une mère refuse de mettre au monde un enfant handicapé, c'est bien parce qu'elle ne se sent pas socialement ou moralement la force de s'en occuper ; parce qu'elle craint une vie « anormale » pour elle comme pour son enfant ; parce qu'elle sait, surtout, que les services sociaux d'aide ou d'éducation des handicapés disparaissent ou coûtent de plus en plus chers – libéralisme aidant. Où l'on voit le double jeu – un véritable cercle vicieux – du sanitaire et de l'économique : s'appuyant sur les possibilités techniques, les normes de santé, entendez de normalité, deviennent plus exigeantes, plus contraignantes, alors même que l'État assume de moins en moins les services d'aide aux déficients (ou aux déficiences) sous prétexte de l'existence de ces techniques (de prévision ou d'élimination des tares) et de ces normes, activement ou passivement reconnues, donc

légitimes. Ainsi refuse-t-on, dans certains pays occidentaux très modernes, de soigner les obèses ou les fumeurs... Après le darwinisme social, voici le darwinisme sanitaire. À partir du moment où une défaillance peut être connue, prévue, elle n'est plus acceptable – *a fortiori* s'il existe un moyen technique d'y remédier ou de l'éviter, ou encore si la responsabilité personnelle de l'individu est en cause. Notre civilisation est celle du refus d'assumer les conséquences du hasard, voire celle du refus du hasard lui-même, de ce déjà-donné dont parlaient les phénoménologues. Elle est aussi celle des individus libres de choisir, c'est-à-dire emprisonnés dans le choix et l'information qui le sous-tend. Un choix, du reste, assez restreint : le contrôle en amont assurant la liberté en aval ou la liberté en amont n'assurant pas la survie en aval. La liberté de l'homme moderne se consomme ou se perd.

Il est donc clair que l'utilitarisme grossier que j'évoquais plus haut n'a pas été abandonné, loin de là : il n'a jamais été aussi rituellement admis et assimilé au *bon sens*. En effet, il a gagné sa légitimité en n'étant plus émis et répercuté par les instances étatiques, mais intégré dans un tissu de nécessités et de besoins naturalisés qui le rendent diffus, diversifié, donc moins visible, et poussent tout un chacun à lui donner foi. De procédure d'élimination sélective, l'eugénique est devenue un processus de sélection éliminatoire – ou plutôt, d'élimination par sélection, par élection – un peu comme dans les jeux influencés par la real-TV.

Ainsi l'eugénisme et l'argumentaire eugéniste se détachent-ils doucement et sûrement d'une imagerie trop intimement liée à celle du nazisme (ce dernier étant conçu, dans l'imaginaire occidental, comme la manifestation absolue d'une véritable disqualification ontologique), pour être vus, représentés sous d'autres angles et ré-originés, ré-intériorisés, dans de nouveaux contextes, factuels comme imaginaires. Celui de la « libération » de la femme. Celui du confort du consommateur ou du confort de vie. Celui du contrôle démographique. Celui du *risque* et de la modernité communicationnelle.

Frédéric DUFOING